

Vianney Brillat



Comédie politique - décembre 2015

Y, c'est la vingt-cinquième lettre de l'alphabet. A ce stade, l'alphabet n'est pas complètement terminé, mais la fin est proche.

*Le graphisme du **Y** évoque aussi l'existence de deux chemins.*

Saurons-nous choisir le bon ?

1^e partie – la France est perdue

PROLOGUE

L'Airbus A330 aux couleurs de la République Française vient enfin de décoller de l'aéroport d'Orly au sud de Paris. Assis à l'avant de l'appareil, dans l'espace qui lui est dédié, le Président François Hollande regarde quatre avions Rafale rejoindre son fameux « Air Sarko One » et commencer à l'escorter. A bord du premier chasseur bombardier, le Lieutenant-Colonel Dumas l'aperçoit et lui adresse un salut militaire à la fois respectueux et rassurant. François commence à penser qu'il est désormais en sécurité, sentiment qu'il avait oublié depuis quelques jours. En fait, depuis qu'à la mi-novembre 2016, à Bruxelles, en marge d'une réunion des Chefs d'Etat et de Gouvernement de l'Union Européenne, le désormais célèbre Ministre allemand de l'Economie et des Finances, Wolfgang Schäuble le prit à part et lui dit : « François, l'endettement de la France est devenu trop élevé. Tu n'as pas tenu tes engagements. Il va falloir qu'on en parle sérieusement et qu'on trouve les bonnes solutions. Cela ne peut plus durer car ni les fonds ni les Etats ne veulent plus assurer ton financement à court terme. Draghi veut resserrer la masse monétaire en circulation. Angela t'appellera demain pour fixer rapidement une date de rencontre avec tes équipes. Pour le moment, on ne parle pas à la presse !»

François reprend doucement son souffle. Julie est là à ses côtés, déjà une victoire tant sa présence a été incertaine jusqu'au dernier instant. Derrière, dans la cabine VIP, il sait qu'il retrouvera dans un moment ses principaux ministres, Ségolène en tête, et quelques entrepreneurs décidés à le suivre dans ce qui commence à ressembler à un exil. Tout là-bas au fond de l'appareil, assis sur ces sièges malcommodes, irrespectueux pour le rôle qu'ils assument auprès du Président, le gratin des hauts fonctionnaires. Vraiment inadéquats ces sièges, pour arriver en forme au bout du monde pour des rencontres diplomatiques au cours desquelles la paix ou la guerre peuvent être à l'ordre du jour. Ils se sentent les sacrifiés de la démagogie ambiante qui règne depuis deux quinquennats ! Tout cela rien que pour faire accepter aux Français le fait que le Président doive disposer d'un grand avion pourtant d'occasion, dans

lequel nombre de touristes amoureux de nos îles des Caraïbes ont voyagé pour leurs vacances lorsqu'il était exploité par la compagnie Air Caraïbes. Angela Merkel, elle, n'a pas eu à souffrir de telles mesquineries. Mais François se rappelle qu'il n'a pas été tendre avec son prédécesseur lorsqu'il était dans l'opposition. Celui qui voulut être un « Président normal » connaissait sans doute mal le rythme de travail d'un Président. D'ailleurs il se souvient combien les premiers mois de son mandat ont été physiquement difficiles. Il a eu beaucoup de mal à supporter le rythme infernal de sa nouvelle vie. François eut une pensée rapide pour ses équipes qu'il apprécie pour leur dévouement au service de l'Etat et du Président. Il ira sans doute les saluer tout à l'heure.

Le commandant de bord vient d'éteindre le signal « Attachez vos ceintures ». François sert rapidement, mais fermement la main de Julie, détache sa ceinture et attrape le combiné téléphonique. « Jean-Pierre, on y va ! » dit-il d'une voix assurée à l'attention du Secrétaire Général de l'Elysée, Jean-Pierre Jouyet. Rapidement, plusieurs personnes entrent dans la partie réservée au Président et prennent place autour de la grande table ovale de l'espace de réunion. Pour une fois, pas de crépitements de fax, pas d'appel téléphonique. François s'assied à sa place habituelle et fixe longuement chaque participant de son regard de myope. En face de lui, il retrouve ses fidèles parmi les fidèles : Ségolène bien sûr, toujours première confidente depuis son retour au gouvernement, Stéphane Le Foll, Michel Sapin, Bernard Cazeneuve, et Jean-Yves Le Drian. « Bon, dit François, les événements de ces dernières heures ont été particulièrement pénibles. Dans de pareilles circonstances, nous ne devons penser qu'à la France. Notre espoir, c'est de repartir de zéro. On va pouvoir compter sur quelques amis établis la région. Il faut accepter notre sort et trouver une voie nouvelle pour préparer le retour. » Puis, se tournant vers Jean-Pierre Jouyet, il ajoute « Jean-Pierre, le voyage durera encore plusieurs heures. A l'arrivée, il faut trouver des logements pour toute la délégation. Je compte sur toi. ». S'adressant à tous les participants : « Commencez à explorer les moyens de subsister qu'il nous reste et prenez contact avec les autorités de la région. Jean-Yves, demande à tes troupes de se mobiliser pour assurer notre protection. Je ne pense pas que nous soyons en danger immédiat, mais on ne sait jamais. J'ai besoin de réfléchir. Je vous laisse. On se revoit dans trois heures. »

De retour dans la cabine avant, il s'assied à côté de Julie. Son mouvement trahit une grande lassitude. Trois nuits sans dormir ou presque. Maintenant il ressent le poids de ses responsabilités. Là-bas, dans la salle de réunion, les ministres

n'ont sans doute pas encore complètement pris la mesure des événements qui se sont déroulés depuis trois jours. François, il est vrai ne leur a donné qu'une version quelque peu édulcorée tant pour ne pas les affoler outre mesure que pour garder encore un peu de sa stature. Oui, le Président c'est lui, au moins jusqu'à la fin de son quinquennat.

Depuis dix-huit mois, il prépare activement sa réélection, dans 6 mois à peine. Après une période de forte baisse dans les sondages, une éclaircie semble se confirmer depuis les attentats du 13 novembre. Valls l'assure régulièrement de sa loyauté. Le gouvernement, resserré après le résultat mi-figue, mi-raisin des Régionales de décembre 2015, parvient à faire croire à une embellie économique, s'appuyant sur des prévisions toujours optimistes de l'INSEE qui ne sont finalement jamais confirmées par les faits. Mais le déficit n'arrête pas d'augmenter à un rythme élevé depuis le début de 2015. La faiblesse des taux favorise le laxisme. La préparation de la Présidentielle vaut bien quelques écarts par rapport à l'orthodoxie prônée par Schäuble.

L'avion vole à 32.000 pieds et à 872 km/h au sol. Le soleil du soir rend la lumière paisible dans la cabine. François s'endort. Julie pose sur lui un regard doux. Elle ne sait toujours pas pourquoi il lui a téléphoné ce matin, lui ordonnant de préparer un sac et lui donnant rendez-vous à l'entrée principale de la Sorbonne à 14.30 précises. Elle devait rencontrer dans l'après-midi un scénariste qui souhaitait son avis sur un nouveau projet. Sa relation nouvelle avec François lui apporte une notoriété supplémentaire dans le milieu du 7^e art et son avis est de plus en plus sollicité. Elle a pris l'habitude de recevoir discrètement à l'Élysée les personnes qu'elle apprécie. Ainsi François fait régulièrement la connaissance des personnes les plus en vue et en profite pour constituer de nouveaux réseaux qu'il saura utiliser pour les prochaines échéances électorales. Personne ne refuse une invitation à l'Élysée. François, ces soirs-là, pense à celui de ses prédécesseurs qui fut aussi son mentor : François Mitterrand. A ses côtés, il a appris l'art du compromis, la possibilité de louvoyer afin d'éviter de heurter de front les positions les plus affirmées.

Deux fois dans l'après-midi François l'appelle, d'abord pour dire que le déplacement est annulé, puis pour confirmer le rendez-vous mais en précisant que ses gardes du corps passeraient la prendre. Julie est perplexe. Certes, elle a maintenant l'habitude des appels énigmatiques de François. Ses mystères lui font comprendre l'importance de chacune de ses minutes, ce qui renforce

encore plus la valeur de celles qu'il lui consacre. Dans cet avion qui vole vers une destination qu'elle ignore, elle finit elle aussi par s'assoupir.

Le soleil touche l'horizon quand François se réveille. Il vient de dormir deux heures à peine mais cela a détendu ses traits. Il semble plus serein. Il commande un verre d'eau, se lève sans réveiller Julie et fait quelques pas. A sa droite, la chambre à coucher est toujours prête à l'accueillir lors de ses longs déplacements. François a cette facilité à s'endormir dès que son emploi du temps lui permet. Au fond, la salle d'eau qui a fait couler tant d'encre ; il n'y a pas de baignoire comme cela a été parfois faussement annoncé. Pas non plus de robinets en or. Juste, la possibilité après de longues heures de voyage de se doucher pour arriver frais et net. Mais ce soir, l'incertitude qui règne ne lui laisse pas l'illusion qu'il pourra utiliser la chambre et arriver comme si les kilomètres n'avaient pas eu d'effet sur lui. Jamais il n'a voyagé avec tant de personnes autour de lui ne connaissant ni la destination ni les raisons précises de ce voyage. François leur a juste fait dire qu'il avait besoin d'eux et un à un ils ont accepté de partir immédiatement sans poser plus de question.

François rappelle Jean-Pierre Jouyet et lui demande de le rencontrer seul dans la salle de réunion.

- Tu as des nouvelles de Paris ? lui dit François d'un air plus inquiet.
- Non répondit Jouyet. Les communications sont coupées
- Mais, mais qui contrôle la bombe atomique ?
- Plus nous François, plus nous ! répondit Jouyet sur un ton définitif
- Là c'est grave reprit François. Est-ce que Jean-Yves a eu des nouvelles des opérations extérieures ?
- Non rien non plus sur ces fronts. Quelles sont tes consignes si on nous contacte ?

- Penses-tu que l'info de notre départ circule déjà ?
- Je n'en sais vraiment rien. On a été discret. La base d'Orly est sécurisée et habituée à nos mouvements. C'est possible que rien n'ait encore filtré. Tu n'as pas parlé à la Presse ?
- Non, mais tu sais qu'ils savent tout plus vite qu'on ne le voudrait.

Bernard Cazeneuve passe la tête dans la porte de la salle de réunion.

- François, je n'ai aucun contact avec le sol. Peux-tu me passer ton téléphone crypté ?
- Non répond François sèchement. On doit éviter de laisser des traces. Plus tard peut-être.
- D'accord. Appelle-moi quand tu as besoin de moi, mais il faudra bien que tu parles rapidement avec Manuel
- Jean-Pierre, quelle est l'ambiance, derrière ? repris François
- Ils dorment. La journée a été rude.
- Vraiment, je ne comprends pas ce qui est passé par la tête de Merkel. Je la croyais prévisible, là j'ai été surpris. Elle avait préparé son coup depuis longtemps, c'est sûr.
- Fabius m'avait prévenu qu'il pensait que la situation se corsait avec l'Allemagne. Elle n'a jamais accepté ton intervention dans la crise

grecque l'été 2015. Schäuble lui a indiqué dès le mois d'août qu'il n'accepterait plus un seul écart de la France. Il a tenu parole !

L'hôtesse frappe à la porte et demande au Président s'il souhaite dîner. François s'aperçoit qu'il n'a rien mangé depuis 6 heures ce matin. Il commande des sandwiches et du fromage. Jouyet acquiesce.

Tout en mangeant, François laisse son esprit voguer comme cet avion au-dessus des nuages. Il pense à Gambetta, le premier homme de gauche qui a fui Paris pour réorganiser le pays. Gambetta traversa les lignes ennemies en ballon. Lui aujourd'hui est un peu dans la même situation, au détail près des évolutions technologiques. Gambetta fuyait vers Tours. Mais au fait, François sait-il vraiment où il va ? Le commandant de bord entre dans la salle de réunion et dit : « Monsieur le Président, nous avons décollé depuis trois heures maintenant. J'attends vos instructions sur notre destination finale. »

Manifestement, François n'est pas tout à fait certain de son choix. « Commandant, attendez encore un moment. Gardez seulement le cap Ouest/Sud-Ouest. Nous vous informerons dès que possible. »

François fuit-il ? Seul avec un peu de la matière grise de la France. « Comme vous le voulez Monsieur le Président, mais ne tardez pas. Vous avez senti au décollage que nous sommes très chargés. Notre autonomie est désormais limitée ». N'y a-t-il donc pas que de la matière grise dans cet avion ? Chacun est parti avec un minimum de bagages. La destination est toujours incertaine. Comme souvent François semble hésiter. Pourquoi ?

Chapitre 1 – La crise

L'aparté de Bruxelles avec Wolfgang Schäuble a perturbé François qui ne s'attendait pas à affronter le Ministre Allemand. Le lendemain à 8 heures précises, Angela Merkel appelle François comme annoncé.

- François, la situation de la France est catastrophique. Ton endettement a augmenté depuis le début de l'année alors que tu t'étais engagé à une réduction. Il faut qu'on en parle rapidement. Viens demain à Berlin pour 20 heures. Il faut qu'on trouve une solution. D'ici là, fais travailler tes équipes sur tes possibilités de réduire ce déficit dans les 6 prochaines semaines. Tu ne tiendras pas longtemps. Mon opinion publique ne veut plus financer votre laxisme.
- Mais, mais, balbutia François qui depuis quatre ans a appris à connaître Merkel. Il a bien compris qu'elle n'a plus l'intention d'accepter n'importe quel compromis. Ok on arrive demain.
- Viens avec tes meilleurs conseillers, tu en auras besoin. On travaillera toute la nuit certainement. Soyez en forme.

Un peu sonné par la sécheresse et l'intransigeance des propos de la Chancelière, François s'enfonce un peu plus dans son fauteuil de bureau. Devant lui, le meuble qui avait supporté le travail du Général de Gaulle ; derrière lui sur la console de marbre, l'horloge. Tant d'heures de travail des différents Présidents pour en arriver à une telle conclusion : cette fois, la situation est particulièrement grave.

Angela, tu vas voir de quel bois je me chauffe ! marmonna-t-il. Mais il faut bien avancer, comme toujours sans prendre de front les opposants et en cherchant à leur dire ce qu'ils attendent, ce qu'ils espèrent. Angela n'est pas la pire personne : autour d'elle nombre de représentants de l'économie active, celle qui fait l'admiration du monde entier, usent de termes moins diplomatiques et moins polis lorsqu'ils évoquent la politique française. Eux par contre n'en peuvent plus des atermoiements, de l'incapacité des dirigeants à réformer ce pays endormi, cadencé par une administration pléthorique qui ne la distingue en rien de celles tant haïes des anciens pays communistes. François a beau

considérer l'appel d'Angela comme un nouveau diktat de Berlin, il faut réagir et se préparer. Les agences de notation ont certainement déjà été prévenues et s'apprêtent sans doute à réexaminer leur position. La légère augmentation des taux que l'on constate depuis quelques mois ne favorise plus le financement du déficit à un prix raisonnable. Les taux négatifs ont disparu désormais et tout écart devient beaucoup plus cher. Les remboursements pèsent plus lourd et la charge de la dette va rapidement devenir le premier poste budgétaire du pays. Tout cela, François le sait. Dire que cela hante ses nuits ne surprendrait aucun de ses intimes. Julie l'a constaté. François est devenu comme absent depuis quelques semaines. Fabius a rapporté que dans toutes les réunions européennes, l'Allemagne n'économise plus aucune parole blessante pour son premier partenaire. On sent comme un vent nouveau qui vient de l'Est. La crise grecque de l'été 2015 a été l'occasion d'échanges musclés entre Angela et François, notamment lors de cette dernière réunion marathon, juste avant le 14 juillet. Merkel voulait imposer à Athènes de confier ses actifs à privatiser, à un fonds domicilié au Luxembourg. François l'avait convaincu au bout de nombreuses heures de discussions stériles qu'un peuple ne pourrait accepter une telle humiliation. Angela avait fini par acquiescer du bout des lèvres, mais on sentait bien qu'elle avait eu beaucoup de mal à accepter. Elle prendrait sa revanche une autre fois. Elle veut dominer cette Europe qu'elle trouve trop amatrice, surtout au Sud. Elle a bénéficié tout le temps de ses mandats des réformes faites par son prédécesseur Gerhard Schröder. Il ne lui a fallu que poursuivre dans la voie tracée et récolter les fruits des années de rigueur imposées par le Chancelier social-démocrate. Mais en femme politique hautaine, elle veut d'abord laisser une trace dans l'histoire moderne de son pays : dominer l'Europe par la monnaie pour la mettre au service des exportations allemandes. Elle veut bien laisser à la France la mission de défendre militairement la civilisation européenne contre les nouvelles menaces liées au terrorisme islamiste. Pour elle la diplomatie se réduit à garantir la suprématie économique de l'Allemagne en Europe. Tout au plus oublie-t-elle que sa démographie constitue une bombe à retardement. François, pour elle, n'est que l'archétype du socialiste français, insipide, incapable de réformer son pays du fait notamment du morcellement idéologique de la gauche française. De la graine de ceux qui gouvernent depuis Mitterrand sans faire avancer leur pays ; de ces indécis plus guidés par la crainte des critiques que par la volonté de construire. En France, seules quelques grosses entreprises existent encore et généralement comme dans le cas d'Airbus, parce qu'elle, Angela, le veut bien.

« Bon je dois appeler Sapin et le mettre au travail » se dit François réveillé de sa torpeur et enfin prêt à en découdre avec l'Allemande.

- Michel, je viens d'avoir Merkel. Elle est furieuse ! Elle nous convoque demain soir à Berlin : nous sommes sommés de nous expliquer sur l'augmentation de la dette. »

- Je t'avais prévenu répond Sapin. On aurait pu croire qu'un léger sourire se dessinait sur son visage. Tu ne m'as pas écouté. Tu n'as plus les mains libres et la présidentielle est dans sept mois. Tu vas devoir réduire les dépenses au plus mauvais moment, juste avant d'entrer en campagne. Dans deux mois la courbe du chômage repartira à la hausse. Les fonctionnaires recommenceront à l'ouvrir et là, tu pourras préparer tes valises.

- Michel, écoute, on fait comme d'habitude. On prépare un dossier rassurant. On promet que la dette baissera dès l'été prochain. Vois avec Macron si tu ne peux pas trouver une société à privatiser, je ne sais pas, quelque chose à lui mettre sous la dent.

- François, ça ne marchera plus. Manifestement, elle en attend plus désormais.

- Non, il faut tenir coûte que coûte jusqu'aux élections. Pas question de laisser la place à nouveau à la droite. Je veux encore cinq ans ! Quelle bêtise finalement ce quinquennat. Giscard, au moins en un seul mandat de sept ans, a eu le temps d'exister et d'en profiter.

- Comme tu veux, mais j'ai eu Schäuble hier soir. Lui aussi est remonté contre nous.